

où tout est arrangé en vue de l'homme de sport et où le spectateur est négligé. Nous sommes bien obligés de le répéter, le spectateur sportif est devenu une plaie. Il abaisse le niveau moral du sportsman, lui inspire des préoccupations étrangères à l'acte qu'il accomplit et des ambitions qui ne sont point nobles. Or, quand on a construit un stade avec vingt mille places dedans, il faut bien l'utiliser. Si un athlète accepte bien de jouer ou de combattre sans presque de spectateurs, il lui sera très désagréable de le faire devant des gradins vides. Alors on s'ingénie à les remplir, ces malheureux gradins. On bat le rappel. On cherche des occasions de fêtes sportives. Et le sportsman peu à peu devient un acteur grisé par les applaudissements et toujours surexcité par la soif qu'il en éprouve. Leur crépitement résonne d'avance dans ses oreilles et, du véritable athlète tel que nous cherchons à le faire revivre pour l'ennoblissement de la civilisation présente, il n'a bientôt plus que le nom.

Voilà les résultats très fâcheux d'un excès de richesse. Il vaut d'y réfléchir et de voir si les pouvoirs organisateurs des Olympiades ne devraient point s'imposer de rester dans le provisoire et de n'employer en tous cas les fonds superflus dont ils disposent à aucune installation permanente destinée à accommoder les spectateurs. Si l'on profite de l'occasion pour faire du permanent, que ce soit au profit des seuls athlètes.

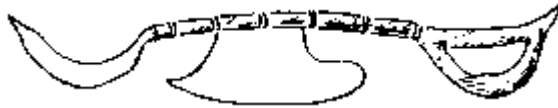
---

## LA RHOMPAÏA

---

Vers l'an mil, parmi les troupes mercenaires qui se trouvaient au service de l'empire grec, figuraient au premier rang ceux qu'Anne Comnène, dans ses mémoires, appelle les « mercenaires porte-hache ». C'étaient des Ross (russes) et des Varègues (scandinaves). Recrutés avec soin, ils dépassaient tous leurs camarades en force et en stature. Les empereurs les choyaient. Byzance les admirait et les redoutait. Presque tous les autres corps mercenaires, Hongrois, Petchenègues, etc..., étaient des cavaliers.

Ceux-ci étaient des fantassins. Guerriers d'une incroyable résistance, ils valaient une muraille. Ils portaient de lourds casques de fer, des cottes de maille et se protégeaient derrière d'énormes boucliers de forme allongée. Leur armement se composait principalement d'une hache tout à fait étrange qui s'appelait *rhompaïa* et dont les chroniqueurs ont maintes fois fait mention avec tout le respect dû à un terrible engin de combat. Nos lecteurs trouveront ici une reproduction de la *rhompaïa*. Les « porte-hache » ainsi que nous l'avons dit se voyaient l'objet d'un traitement de faveur. Leur solde était très forte. Ils recevaient douze et jusqu'à quinze sous d'or par mois sans compter les *rogæ*, primes d'engagement et autres gratifications.



Tout ce qui concernait leur service d'intendance, le casernement, la nourriture, etc..., était réglé par celui qu'on appelait le grand interprète ou megalodierménevt. C'était un haut personnage et sa fonction passait pour très importante. Or on a retrouvé à Constantinople le seau ou bulle de plomb d'un de ces grands interprètes. La *rhompaïa* y figure et le croquis que voici a été pris sur la reproduction du seau publiée par M. G. Schlumberger dans son bel ouvrage sur l'empereur Nicéphore. Si grossier que soit le dessin, il suffit à donner aux contemporains une idée de la hache des fantassins de Byzance. Bien en main, elle tenait à la fois de la hache d'abordage, du sabre et du poignard selon la manière dont on la maniait. Sa courbure et la flexibilité du bois devaient en accroître singulièrement la force d'offensive et l'on conçoit que, manœuvrée par des bras herculéens, elle ait porté la terreur dans les rangs de l'adversaire. Sa réputation était donc très justifiée. Il serait intéressant de savoir si, en quelque endroit du monde, s'emploie de nos jours une arme rappelant plus ou moins exactement la *rhompaïa*. Une telle arme est trop efficace pour avoir péri complètement ; sans doute il en reste des vestiges.

Pour notre part nous ignorons où les chercher. Si nos lecteurs le savent, ils seront très aimables de nous le dire.



## NOTES SUR LE LAWN-TENNIS

---

**L'évolution d'un sport. — Un inventeur oublié. — La ruse, la vitesse et l'éclectisme. — Adresse et nervosité. — Le terrain modèle. — La question des prix. — La fin des tournois.**

Peu de sports ont plus évolué en un temps relativement court que ne l'a fait le lawn-tennis. Peut-être faut-il en chercher la cause dans son caractère artificiel. Le lawn-tennis, comme chacun le sait, a été « inventé » ou pour mieux dire « composé » méthodiquement par des combinaisons empruntées les unes à la courte paume, les autres à la longue paume. C'était une œuvre fort ingénieuse mais qui manquait de traditions. Chose curieuse, les traditions paraissent aussi nécessaires au développement d'un jeu qu'à celui d'un corps social. Celles du lawn-tennis avaient à se former. Ce n'est pas une raison pour oublier l'inventeur et si les cyclistes ont élevé un monument bien justifié à l'homme qui trouva la pédale, le créateur du lawn-tennis aurait à son tour droit de compter sur la reconnaissance des innombrables joueurs qui bénéficient de son labeur. On fut longtemps à l'ignorer, puis l'ère de prospérité et de succès survint éclatante et rapide et c'est au cours de ces années là que le jeu, évoluant, passa par trois phases successives dont la dernière résume et condense l'expérience des deux autres.

Le lawn-tennis, ainsi d'ailleurs que l'indique son nom dont la signification désormais est quelque peu erronée, était destiné à se jouer sur l'herbe. Très vite, faute d'herbe, on se mit à jouer ici ou là sur du sable durci. Mais la tactique demeura ce qu'elle était nécessairement au début : une tactique de ruse. Il s'agissait de